

LE CANARD

MONTRÉAL, 16 AOUT 1879.

Avis de l'Administration.

Le prix de l'abonnement au "Canard" est de 50 centins par année (payable d'avance), et le prix à la douzaine, pour les agents, est de 8 centins, payables toutes les quatre semaines.

Les numéros non vendus, n'étant pas repris, les agents sont priés de ne demander que juste le nombre de copies qu'ils peuvent disposer.

Toutes communications concernant l'administration ou la rédaction doivent être adressées à

GODIN, MONDOU & C^{ie}.

Edit.-Propriétaires.

Boîte 325 Bureau de Poste,
Montréal.

Correspondance de Ladébauche.

QUEBEC, 14 Aout, 1879.

MON CHER CANARD.

Je suis allé faire une "tripe" à la Rivière Ouelle où j'ai passé quelques jours avec Luc. Le pauvre homme, si tu savais comment il a été affecté par le coup de scie que lui a donné Langevin ! Il en avait perdu le boire et le manger. Il était devenu chéti et maigre comme un "cent de clous." Je l'ai consolé autant que j'ai pu.

Luc depuis une semaine est un peu revenu sur farine. Il sort et se promène avec ses amis. L'air de la mer lui a fait beaucoup de bien. S'il continue à prendre du mieux, je suis sûr que dans quelques jours il aura la figure comme une poutine dans un torchon. Il m'a dit qu'il se sentait encore "game" et qu'il est capable de "sicher" encore des "toignes" aux gens qui l'ont chassé de son chantier.

Il m'a prié l'autre soir de me rendre à Spencer Wood pour voir au déménagement de ses meubles, parce qu'il ne pouvait envisager Robitaille. Il m'a bien recommandé de veiller à l'enterrement de son chien qui devait être encore sans sépulture.

Je suis parti pour Québec et je suis arrivé à Spencer Wood vers la "brunante."

J'ai frappé à la porte de la cuisine et une grosse servante avec une robe de "coti" bleu est venue m'ouvrir en disant : Plait-y ? Qui êtes-vous ?

Je lui répondis que Luc m'avait envoyé "cri" ses effets et que j'allais tous les mettre sur un "caborrouet" afin des embarquer sur une goëlette au Palais.

La fille alluma un "martinet" et me conduisit dans une chambre où tous les meubles étaient entassés, mêlés et sons dessus dessous. C'était un "méli méla" où une vache aurait perdu son veau.

Les saucepannes, les bombes, les quillers à pot, les "théboards," les



UN PARTI DE TIRE A QUEBEC.

LANGELIER.—Attendez, mon ami, prenez patience, tirez toujours.
GOWEN.—Regardez donc un peu. Voyez comme elle me colle aux mains.
JOLY.—Envoie fort. Dans un parti de tire on se salit toujours les doigts.

cuvettes, les planches à laver et les "boudiniers" étaient jetés sur le sideboard. La charnière du banc-lit était cassée. Les catalogues toutes remplies de suie de tuyaux étaient roulées d'un paquet près du poêle de cuisine qui n'était plus sur ses pattes. Dans un coin, le "tuyau" des dimanches était aplati comme une crêpe, mêlé avec de vieilles crinolines et des torchons. Le grand miroir du salon était craqué, le canon d'un vieux fusil sans plaque avait passé à travers. On voyait des bols, des bassins et des cruches cassés étaient jetés sous un sofa dont tout le crin était déchiré, les ressorts passant à travers. Ça faisait mal à voir. Près du tambour on marchait dans la suie jusqu'aux genoux.

On y voyait des tuyaux et des recoudes bossés et une potence aplatie et sans capuchon. Des crachoirs remplis de "bougons" de cigares étaient enveloppés dans le tapis du salon. Je n'avais jamais vu une "saloperie" pareille.

Je vis venir mon "caborrouet" et je commençai à y embarquer le ménage à Luc.

Robitaille arriva pendant que j'étais après et il me donna un coup de main pour monter les gros morceaux.

Le nouveau "boss" du chantier se montra bien poli pour moi.

Lorsque tout fut chargé sur le "caborrouet," il me passa un siau pour me débarbouiller et après ça il me fit entrer dans sa maison. Il me conduisit à sa "déponse" où il sortit une bouteille avec une branche, et me versa un "roseau" de whiskey blanc, justement assez amer pour me donner de l'appétit. Il alluma sa pipe et me demanda des nouvelles de Luc. Il dit qu'il n'était pas mauvais ami avec lui et qu'il lui donnerait tout le temps qu'il voudrait pour faire son déménagement.

Comme l'heure avançait je lui dis bonjour et je partis pour les quais avec mon voyage.

Comme le déménagement m'a beaucoup fatigué c'est tout ce que j'écrirai aujourd'hui.

Tout à toi.

LADÉBAUCHE.

De Singulieres Funerailles.

Un clown qui vient d'être enterré à Finchley, Angleterre, avait lui-même régi l'ordre et la marche de son cortège funèbre.

En tête de la procession funèbre marchait le directeur du cirque où il était employé, conduisant quatre écuyères en grand costume; puis venaient les danseurs de corde, les avaleurs de sabre, les saltimbanques, des écuyers exécutant des sauts périlleux sur le dos nu de leurs chevaux et une foule d'autres artistes divers.

Ils étaient suivis par un naïf portant un drapeau noir, accompagné lui-même par Jacko, le singe de Barbarie, à cheval sur un poney de Shetland. Jacko était vêtu d'un habit de deuil, son poney lui-même portait une longue couverture noire frangée d'argent.

Le cercueil était placé sur une voiture découverte et les insignes de la profession de clown avaient été gravés sur la bière.

Deux clowns, sos collègues, marchaient derrière le cercueil, mais s'ils remplissaient les fonctions de maîtres des cérémonies, leur costume ne correspondait guère à la triste mission qu'ils avaient à remplir, car leur figure était poudrée, blanchie, rougie et ils étaient habillés comme s'ils allaient donner une représentation.

Cette étrange cavalcade était suivie par les musiciens du cirque

dans une magnifique voiture dorée et peinte de brillantes couleurs et ils jouaient des airs funèbres dans le genre de ceux-ci : "Va où la gloire t'attend," "Va retrouver les morts," et autres morceaux du même acabit choisis par leur défunt camarade.

Arrivé au cimetière les restes mortels de Billy Walbon furent placés dans la tombe et après qu'elle eût été remplie de terre et le terrain égalisé, les deux clowns exécutèrent des cabrioles et des sauts périlleux sur la place qui devait être la demeure dernière de leur ami.

Ainsi finit ce remarquable enterrement.

UN SCANDALE.

Le fait paraîtra peut-être invraisemblable; rien n'est pouvant plus authentique :

La semaine dernière un orgue de Barbarie est venu moudre l'air des "Bidards" dans la cour même du Conservatoire.

L'émotion fut grande, allez ! dans cet établissement subventionné !...Veuillot recevant une brûlante déclaration d'une jeune et jolie dame; MesBottes choisi par le "high-life" du faubourg St. Germain pour rédiger un manuel de bon tou; Blanqui prié par l'ambassadeur d'Allemagne d'assister aux noces d'or de l'empereur tudesque, seraient moins épatés que ne le furent les hôtes de notre pépinière artistique. En un instant les classes furent en ébullition et l'on entendit un chorus d'imprécations :

- C'est une horreur !
- C'est une profanation !
- C'est un outrage !
- Un sacrilège !
- Anathème sur l'impie !
- Sus au vandale musical !
- Mort au nihiliste lyrique !
- Par Apollon s'écria Ambroise

Thomas en bondissant : Quel est cet étrange charivari ? Est-ce que l'on aurait institué céans à mon insu un chœur d'orgues de Barbarie ?

Et pendant ce temps là, l'organeux tournait la manivelle tout en reluquant les fenêtres de la cour.

Le sévère, l'inflexible surveillant T... était d'abord resté pétrifié de tant d'audace. Revenu de sa surprise, il fondit sur l'intrus lequel était en train de se dire :

—Malheur ! I sont rien panés dans c'te boîte ! Pas le moindre décime à la clé ! Serais-je tombé par hasard dans l'hôtel des princes d'Orléans ?

—Misérable ! vocifera le cerbère indigné en le poussant brusquement vers la porte : Mais c'est le Conservatoire...

—Des conservateurs ! tout s'explique alors !

—...de musique et de déclamation !

—Ratiboisé ! fit le pauvre virtuose en s'en allant, et par des "confrères !"... Solidarité artistique, tu n'es qu'un vain mot !